

La méthode historique de Pausanias d'après le livre I de la Périégèse

Autor(en): **Chamoux, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **41 (1996)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

II

FRANÇOIS CHAMOUX

LA MÉTHODE HISTORIQUE DE PAUSANIAS D'APRÈS LE LIVRE I DE LA *PERIÉGÈSE*

Vers la fin du XV^e siècle, le scribe Constantin Lascaris, qui était venu à Florence pour copier le texte de la *Périégèse* sur l'archétype aujourd'hui disparu, inscrivit en tête de son manuscrit le titre suivant : Πασσανίου ιστοριογράφου ιστορίαι. La Bibliothèque Nationale de Madrid possède ce codex (*Matritensis* 5464 = M dans nos apparats). Bien qu'on n'y trouve qu'une partie du livre I, il n'en compte pas moins parmi les cinq manuscrits primaires de Pausanias¹. En choisissant ce titre (au lieu de Πασσανίου Ἑλλάδος περιήγησις, qu'on peut lire dans d'autres manuscrits), Lascaris indiquait clairement qu'il ne tenait pas Pausanias pour un simple périégète, mais pour un historien, ιστοριογράφος, auteur d'*histoires*, ιστορίαι, c'est-à-dire s'inspirant du grand Hérodote. Cette vue est plus juste que celle qui a longtemps prévalu chez les savants modernes, qui n'envisageaient la *Périégèse* que comme un guide du voyageur, destiné avant tout à orienter une visite sur le terrain. On a fait paraître des éditions tronquées, où tous les développements historiques étaient omis : ainsi la traduction commentée

¹ A. DILLER, *TAPA* 88 (1957), 178-179.

(d'ailleurs remarquable) publiée par Ernst Meyer² ou l'édition partielle des *Φωκικά* donnée par G. Daux sous le titre *Pausanias à Delphes* (Paris 1936). Or ces développements historiques, que l'auteur lui-même appelle des digressions, *παρενθήκαι* (I 8, 1) ou *πάρεργα λόγου* (I 9,4), ou encore *ἐπεισόδιον τῷ λόγῳ* (VIII 8, 1), représentent, quand on en fait le compte, près de la moitié de l'ouvrage³. Pour l'auteur, c'était un élément essentiel de son propos. L'érudition la plus récente l'a reconnu : «Pausanias entendait écrire une œuvre d'histoire sur une base topographique»⁴.

Ce faisant, avait-il le sentiment d'entreprendre une tâche nouvelle ou se plaçait-il dans la ligne d'autres historiens, ses prédécesseurs? Il est difficile d'en décider, puisque les périégèses hellénistiques ont presque complètement disparu. À travers le peu qui nous en reste, c'est-à-dire essentiellement des titres (sauf pour Héraclide Criticos), il semble qu'elles furent surtout thématiques : elles traitaient d'une catégorie de monuments, comme les tombeaux ou les trépieds votifs, sur un site donné ou dans une région⁵. D'autres présentaient en détail un site célèbre, comme l'Acropole d'Athènes⁶, ou les curiosités d'une contrée⁷. D'autres enfin, comme

² Pausanias, *Beschreibung Griechenlands* (Zürich 1954). Une nouvelle édition, complétée et remaniée par F. ECKSTEIN, a paru en 1986 (Zürich-München). Les références renvoient à l'édition de 1954.

³ A. TRENDELENBURG, *Pausanias' Hellenika* (Berlin 1914), 15 sq. Cf. MEYER [n. 2], 29.

⁴ F. CHAMOUX, 'Pausanias géographe', *Mélanges R. Dion* (= *Caesarodunum* IX bis, 1974), 83; D. MUSTI, dans *Pausania, Guida della Grecia, I, L'Attica*, a cura di D. MUSTI e L. BESCHI (Milano 1982), xxxvi sq.; C. HABICHT, *Pausanias und seine Beschreibung Griechenlands* (München 1985), 32 sq.; F. CHAMOUX, 'Pausanias historien', dans *Mélanges de la Bibl. de la Sorbonne offerts à A. Tuilier* (Paris 1987), 41 sq. (d'où est tirée la citation ci-dessus); J. POUILLOUX, *Pausanias I* (CUF, Paris 1992), xx sq. Cf., en dernier lieu, L. LACROIX, 'Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias', *JS* 1994, 75 sq. : "informations mieux à leur place dans un livre d'histoire ou un traité de mythologie".

⁵ Diodoros le Périégète (vers 300 a.C.), *Περὶ μνημάτων* (FGrHist 372); Héliodoros d'Athènes (II^e s. a.C. ?) *Περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων* et *Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀναθημάτων* (FGrHist 373).

⁶ Polémon d'Ilion avait traité en 4 livres des ex-voto de l'Acropole d'Athènes (*Kl. Pauly*, s.v. *Polemon* 4), Fragments dans *FHG* III 108-148, et L. PRELLER (ed.), *Polemonis Periegetae Fragmenta* (Leipzig 1838, réimpr. en 1964).

⁷ C'était sans doute le cas pour le *Περὶ τῶν δήμων* de Diodoros le Périégète.

le Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πόλεων d'Héraclide Criticos⁸, relataient des impressions de voyage, sans grand recours à l'histoire. La floraison de cette littérature spécialisée est due à l'influence de l'école péripatéticienne : l'exemple d'Aristote et de Théophraste incitait à conduire des enquêtes approfondies et systématiques sur le terrain pour fournir une base à la réflexion théorique : ainsi les 158 monographies sur l'histoire constitutionnelle des cités, d'où est sorti le traité sur la *Politique*, ou les innombrables observations sur les plantes qui ont permis à Théophraste de fonder la science botanique⁹. Cette méthode si neuve et si féconde était parfaitement appropriée à l'histoire, puisque celle-ci, dès l'origine, avait eu partie liée avec la géographie, l'ethnographie et les monuments. Depuis la révolution aristotélicienne, l'érudition avait conquis sa place dans tous les domaines. Elle avait son public, avide de connaissances précises et variées; elle avait ses auteurs, combinant volontiers les données de l'enquête personnelle et celle des livres. Elle avait enfin sa langue, cette langue dite 'commune', dérivant de l'attique courant, langue moderne, simple, accessible à tous, évitant à la fois les vulgarismes et l'afféterie : c'était la langue internationale des chancelleries et des prosateurs visant à une large audience¹⁰. La *Périégèse de la Grèce* conçue par Pausanias s'inscrit dans cette tradition hellénistique et reste le seul témoin complet du genre périégétique. Toutefois il semble bien que son auteur ait eu en vue un objectif original, que l'analyse de l'ouvrage permet de dégager et qui lui confère une place à part dans la littérature antique. Essayons de définir cet objectif.

⁸ FHG II 254 sq.; F. PFISTER (Hrsg.), *Die Reisebilder des Herakleides*, SB Öst. Akad., Phil. hist. Kl. 227, 2 (Wien 1951). Cf. Kl. Pauly, s.v. Herakleides 17. Une traduction, avec commentaire, du passage relatif à Athènes vient de paraître dans E. PERRIN, 'Héraclidès le Crétois à Athènes : les plaisirs du tourisme culturel', REG 107 (1994), 192-202.

⁹ Cf. S. AMIGUES (éd.), *Théophraste. Recherches sur les plantes* (CUF, Paris 1988-1993). Trois volumes ont déjà paru (livres I à VI) avec un commentaire abondant et neuf.

¹⁰ Cf. O. STRID, *Über Sprache u. Stil des Periegeten Pausanias*, Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Graeca Upsaliensia 9 (Uppsala 1976). Cette langue, dite parfois 'de chancellerie', est, à quelques nuances près, celle de la plupart des décrets hellénistiques, de la correspondance des souverains, des historiens comme Polybe ou Diodore, ainsi que des traités techniques. Cf. mon 'Introduction générale', dans *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique I* (CUF, Paris 1993), lxix sq.

Pausanias n'a pas jugé nécessaire de le préciser dans une préface, puisque, à la différence des œuvres historiques traditionnelles, il commence *ex abrupto, in medias res*. Cette façon de procéder convient assurément à une périégèse, qui introduit directement le lecteur sur le terrain. Néanmoins, dans le cours du texte, il lui arrive de formuler ses intentions et ses méthodes. Le passage essentiel figure à la fin de la description de l'Attique (I 39, 3), avant que ne commence celle de la Mégaride : « Telles étaient, à mon avis, en Attique, les principales curiosités dignes d'être rapportées et d'être vues. Dans une matière si abondante, j'ai choisi dès le début pour thème de mon exposé ce qui convient à un ouvrage historique », ἀπέκρινε δὲ ἀπὸ τῶν πολλῶν ἐξ ἀρχῆς ὁ λόγος μοι τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα. Ainsi le sujet propre de l'œuvre (que l'auteur désigne habituellement par le terme simple de λόγος), c'est l'information historique, τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα¹¹. Mais cet objectif doit être atteint par le moyen de la description périégétique : le fil conducteur de l'exposé n'est pas la chronologie, mais la topographie et les monuments. Pausanias élabore à la fois un guide, utilisable sur place, et un recueil d'histoires qui satisferont la curiosité du lecteur. La combinaison de ces deux éléments, l'un matériel et concret, l'autre emprunté à la tradition orale ou érudite, fait l'originalité de l'ouvrage et rend compte de sa composition, à première vue si déconcertante : composition 'à tiroirs', où alternent les indications topographiques ou archéologiques et les développements historiques suggérés par les sites ou les monuments. Que les proportions relatives de ces deux éléments d'un même ensemble soient approximativement égales prouve que l'auteur leur accordait une égale attention et leur attachait une égale importance. Au reste, ne nous y trompons pas : Pausanias ne s'est nullement proposé d'écrire un recueil d'*Histoires variées*,

¹¹ Le sens de συγγραφή, 'livre d'histoire', est clairement établi par plusieurs passages du livre I : 6, 1; 12, 2; 34, 1. De même en 13, 9, συγγράφειν signifie 'écrire l'histoire'. Quant au substantif συγγραφεύς, il désigne très habituellement un historien dans la langue de Diodore.

une Παντοδαπή ἱστορία comme le fera plus tard Élien, compilation où, en l'occurrence, les itinéraires ne serviraient que d'un artifice de présentation¹². Il a vraiment voulu composer une périégèse, fondée sur son expérience personnelle de voyageur consciencieux qui aime à voir et qui sait voir : mais ce guide du voyageur lui fournit l'occasion d'offrir à son lecteur, soit sur le terrain, soit dans le cadre d'une bibliothèque, une riche matière de connaissances de toutes sortes qui compléteront sa culture et provoqueront sa réflexion. À travers le charme et la diversité du voyage, qui répond à une mode de tourisme culturel née dans le monde hellénistique et largement développée à l'époque impériale¹³, c'est avant tout à l'enrichissement intellectuel et moral du public que vise l'auteur, conformément aux intentions hautement proclamées par les véritables historiens, d'Hérodote et Thucydide à Plutarque, en passant par Polybe et Diodore¹⁴. Pausanias mérite comme eux, mais à sa manière propre, le titre de συγγραφεύς ou ἱστοριογράφος. Il vaut la peine de rechercher comment il s'y prend, quels thèmes principaux retiennent son attention et alimentent sa pensée, quels critères de vérité il emploie dans le cours de son travail. Pour rester dans les limites de temps qui me sont imparties et aussi pour asseoir ma démonstration sur des bases précises, je m'en tiendrai à l'examen du livre I, consacré aux antiquités de l'Attique et de la Mégaride. C'est le premier que Pausanias ait rédigé, comme le montrent les allusions qu'il fait par avance aux livres ultérieurs¹⁵. C'est aussi celui qui contient la matière la plus riche et qui lui a permis de mettre à l'épreuve les principes de sa méthode : il fournit donc une base solide pour nos analyses et pour nos conclusions.

¹² C'est la thèse qu'avait développée C. ROBERT dans *Pausanias als Schriftsteller* (Berlin 1909) et contre laquelle MEYER [n. 2], 30, et MUSTI [n. 4], xli, se sont élevés à juste titre.

¹³ Cf. F. CHAMOIX, *La civilisation hellénistique* (Paris 1981), 402 sq. Particulièrement significative à ce sujet est l'épigramme de Catilius fils de Nicanor, gravée à Philae en 7 a.C. (E. BERNAND, *Les inscriptions grecques et latines de Philae* II [Paris 1969], 85-91, n° 143).

¹⁴ Pour Diodore, cf. mon 'Introduction générale' [n. 10], xlvi sq. et lvi sq.

¹⁵ HABICHT [n. 4], 23 sq. J'ai relevé toutes ces allusions dans mon commentaire. Habicht signale les références rétrospectives au livre I qui figurent dans les livres suivants.

Que la composition de l'ouvrage s'organise selon l'ordre topographique est évident dès le début, puisque Pausanias aborde le continent grec par la pointe de l'Attique, au cap Sounion : il adopte le point de vue d'un voyageur venant de la mer Égée, qui va parcourir la Grèce propre à partir de l'Attique et de la Mégaride, en découvrant le Péloponnèse région par région avant de gagner en Grèce centrale la Béotie et la Phocide (avec un bref et ultime complément sur la Locride occidentale). Il est vain de spéculer sur les limites de ce plan et sur les raisons qui ont conduit le Périégète à en exclure la Grèce du nord et du nord-ouest ainsi que toutes les îles (sauf Salamine, Égine et Cythère). Faute d'argument pour en décider, mieux vaut éviter les hypothèses arbitraires. Dans cette longue pérégrination, on parvient d'ordinaire à reconstituer les itinéraires que Pausanias a lui-même parcourus. Naturellement il est parfois contraint de revenir sur ses pas pour s'engager dans une direction nouvelle : soucieux d'alléger son texte, où il a tant à dire, il néglige souvent de préciser ces détails, mais il est rare que son lecteur ne retrouve pas le bon chemin. Par exemple, à Mégare, bien que les vestiges subsistants soient peu nombreux et peu explicites, Arthur Muller a retracé avec une grande vraisemblance la route suivie par le Périégète à travers la ville et ses faubourgs¹⁶. Toutefois, quand le sujet l'exige, Pausanias n'hésite pas à introduire dans son inventaire topographique des développements annexes sur telle catégorie de monuments qu'un rapport d'analogie unit à celui dont il vient de parler : ce n'est plus alors la proximité locale qui compte, mais un lien logique entre les objets de sa curiosité. Le livre en offre deux exemples particulièrement nets. En 18, 9, la description de l'Olympieion achevé par Hadrien permet d'évoquer les principales fondations de cet empereur philhellène qui se dressaient dans les divers quartiers de la cité : Panhellenion, Panthéon, Bibliothèque, Gymnase. Après ce rappel systématique des bienfaits du prince, Pausanias reprend sa description à l'endroit même où il l'avait interrompue, c'est-à-dire à l'Olympieion,

¹⁶ A. MULLER, 'Megarika I - XIV', *BCH* 104 à 108 (1980-1984).

d'où il repart pour visiter le reste du quartier de l'Ilissos. L'autre exemple remarquable de groupement logique est la longue digression consacrée aux tribunaux d'Athènes (28, 8-11) : le passage sur la colline de l'Aréopage, où siégeait le tribunal portant ce nom, autorise le Périégète à mentionner, avec quelques commentaires, les autres tribunaux, qui siégeaient ailleurs dans la cité. Cette énumération devrait satisfaire la curiosité de «ceux qui s'intéressent aux tribunaux», γνῶναι ὅποσους μέτεστι σπουδῆς (τὰ) ἐς τὰ δικαστήρια (28, 11). Et l'exposé topographique reprend à partir de l'Aréopage, où il s'était arrêté : «Auprès de l'Aréopage on peut voir le bateau (sur roues) qui sert pour la procession des Panathénées»¹⁷.

Comme on le voit, le principe qui règle la composition de l'ouvrage est simple et souple. Simple, puisque la ligne directrice, du début jusqu'à la fin, est d'ordre topographique, comme il convient à une périégèse. Mais le respect de cette ligne n'est jamais contraignant : il admet tous les πάρεργα λόγου que l'auteur est tenté d'introduire dans l'intérêt de son lecteur. Ce peut être une exégèse historique, ou le rappel d'un événement lié à un site, ou encore un rapprochement érudit que la mémoire richement meublée de l'auteur lui suggère, parfois par une fortuite association d'idées. Ainsi le culte que les gens de Salamine rendaient à leur héros Ajax rappelle à Pausanias que ce héros avait une taille gigantesque : il présente à ce propos toute une série de considérations qui nous entraînent en Troade au tombeau d'Ajax, puis chez les Celtes Cavares, puis à Milet, puis en Lydie et enfin à Gadès, à cause d'une analogie avec Géryon (35, 4-8). Après quoi, le Périégète reprend sa description de Salamine avec une parfaite désinvolture : «je m'en vais revenir à mon propos». De la même façon, sur l'une des deux acropoles de Mégare, on lui montre une pierre miraculeuse qui rend, quand on la frappe, un son comparable à celui d'une cithare (42, 2-3) : cela le fait penser au Colosse de

¹⁷ 29, 1. Sur ce passage, cf. F. CHAMOIX, dans *Pausanias. Description de la Grèce I* (CUF, Paris 1992), 225 sq.

Memnon, qu'il avait vu et entendu à Thèbes, en Égypte, et il lui consacre quelques lignes avant de reprendre l'énumération des monuments de Mégare.

On le voit par ces exemples, la curiosité du Périégète s'exerce dans les domaines les plus variés. Il s'intéresse à la géographie : en franchissant les *rheitoi*, émissaires d'étangs côtiers proches d'Éleusis (38, 1), il constate que leur eau est salée et suppose qu'elle peut provenir de l'Eupe de Chalcis par quelque conduit souterrain¹⁸. À propos de la pierre de Silène, sur l'Acropole, la parenté des Silènes et des Satyres lui rappelle le témoignage qu'il a recueilli d'un Carien sur les îles Satyrides, mystérieux archipel perdu dans la mer Océane (23, 5-6). Dans le même esprit, on trouve des digressions ethnographiques, dans la tradition d'Hérodote : une cuirasse sarmate était conservée dans l'Asclépieion d'Athènes et lui fournit l'occasion d'un développement sur les mœurs guerrières des Sarmates (21, 5-6). Comme il existait aussi des cuirasses de lin, il souligne par comparaison la faible efficacité protectrice de ce genre d'armure, dont il a vu des exemplaires dans le sanctuaire d'Apollon à Gryneion, en Éolide, ce qui l'amène à exprimer son admiration pour la beauté du bois sacré planté dans ce sanctuaire (21, 7) : bel exemple de digression dans la digression, par le jeu d'une simple association d'idées. Ailleurs, Pausanias remarque que la statue de Némésis à Rhamnonte tient une phiale décorée de têtes de nègres (33, 3) : il en profite pour disserter assez longuement sur les Éthiopiens, habitants de l'Afrique noire, et sur les mystères de ce continent mal connu. Conscient de s'être laissé entraîner trop loin, il met fin à ce développement d'une façon abrupte : «J'en ai assez dit sur ce sujet», τὰδε μὲν ἐς τοσοῦτον εἰρήσθω, formule empruntée à Hérodote¹⁹ et dont il use volontiers. Et il revient à la statue de Némésis qu'il était en train de décrire (33, 7). Enfin l'histoire naturelle retient parfois son attention : la

¹⁸ Autres exemples de l'intérêt de Pausanias pour l'hydrographie dans CHAMOUX, 'Pausanias géographe' [n. 4], 88. Cf. aussi O. REGENBOGEN, 'Pausanias', *RE Suppl.*-Bd. VIII (1956), 1082 sq.

¹⁹ Cf. Hdt. II 34, 2; 76, 3; III 113, 1; IV 15, 4.

zoologie, comme dans le passage où, mentionnant le miel de l'Hymette, il signale que dans le pays des Alazônes, en Scythie, les abeilles ne sont pas enfermées dans des ruches (32, 1); la botanique, avec les curieuses remarques sur l'ébène, qui proviendrait de racines souterraines importées d'Éthiopie (42, 5); la géologie, quand il note les particularités du calcaire coquillier de Mégare, qu'on appelle aujourd'hui *conchite* (44, 6).

Une telle multiplicité d'informations diverses, toujours rattachées par quelque lien (parfois très lâche) aux choses vues par le voyageur, confère à son exposé un caractère primesautier qui n'est pas sans charme et qui peut, dans une certaine mesure, se justifier par un des préceptes de la rhétorique, le souci de ménager la variété ou ποικιλία²⁰. Pausanias avait naturellement reçu dans sa jeunesse l'enseignement des maîtres de la sophistique et n'avait pu oublier leurs leçons. Toutefois je doute qu'en l'occurrence il ait obéi à une règle d'école : sa désinvolture dans l'introduction des *Parerga* à l'intérieur de son *logos* principal montre bien que sa préoccupation est moins de plaire que d'instruire. Aussi en prend-il à son aise avec la cohérence formelle de son texte. Sans doute a-t-on raison de relever, de place en place, les efforts un peu gauches qu'il fournit pour se soustraire à la monotonie que la succession topographique des monuments impose à sa description. Il ne pouvait guère échapper à la répétition de formules comme «auprès», «au-delà», «non loin de là», πλησίον δέ, ὑπέρ, οὐ πόρρω, ou d'autres semblables, qui situent les uns par rapport aux autres les points marquants de son itinéraire. Il lui arrive donc, pour varier l'expression, de pratiquer l'ellipse en se fiant au lecteur, qui a la réalité sous les yeux, pour rétablir le lien de proximité entre deux monuments que le texte suggère sans l'exprimer formellement : une transition apparemment logique s'est substituée à l'énumération topographique habituelle, et cela peut déconcerter quand on n'est pas soi-même sur le terrain. Analysons un exemple particulièrement frappant de cette procédure singulière. Lorsque Pausanias, ayant

²⁰ A. ENGELI, *Die Oratio variata bei Pausanias* (Diss. Zürich, Berlin 1907).

franchi les Propylées, pénètre sur le plateau supérieur de l'Acropole, il se trouve en présence d'un groupe sculpté représentant Hermès avec les Charites (22, 8) : c'est l'Hermès qu'on appelait *Propylaios*²¹. La tradition (sinon une signature) attribuait ce groupe à Socrate le philosophe, qui fut sculpteur dans sa jeunesse. Sa réputation de sagesse, proclamée par la Pythie de Delphes, autorise le Périégète à rappeler qu'il y eut Sept Sages (dont Socrate d'ailleurs ne faisait pas partie). Pausanias n'en cite que deux : Pittacos de Mytilène, auteur de la célèbre maxime *Rien de trop*, μηδὲν ἄγαν, qui était étroitement associée à la sagesse delphique, et Périandre, le tyran de Corinthe. Pourquoi nommer ce dernier plutôt que d'autres? C'est qu'il passait pour l'auteur d'une autre maxime, χόλου κρατεῖν, «Maîtrise ta colère»! Il n'était pas besoin de le rappeler : tout le monde le savait. Pausanias y fait allusion pour appliquer implicitement ce conseil de sagesse à Hippias, fils de Pisistrate, qui, après le meurtre de son frère Hipparque par les Tyrannoctones, fit supplicier la courtisane Léaina, maîtresse d'Aristogiton. Or le souvenir de cette femme était évoqué par une lionne de bronze érigée précisément auprès de l'Hermès Propylaios de Socrate. Le texte de la *Périégèse* ne mentionne ce monument qu'après avoir parlé des Sept Sages : Pausanias fait crédit à son lecteur qu'il estime assez subtil et cultivé pour reconstituer par lui-même le raisonnement implicite qui établissait un rapport, en vérité très artificiel, entre deux consécrationes d'origine et d'époque différentes, qui n'avaient en commun que de se dresser au même endroit du sanctuaire.

Les commentateurs modernes ont souvent reproché au Périégète l'emploi de ce genre de transitions, qui leur paraissent purement formelles et rhétoriques, et il est vrai que la clarté de l'exposé n'y gagne pas²². Heureusement, elles ne sont pas fréquentes. Mais

²¹ Malgré le témoignage formel de Pausanias, une tradition tenace s'est établie chez les archéologues pour attribuer cet Hermès Propylaios de l'Acropole au sculpteur Alcamène et non à Socrate. J'ai montré ([n. 17], 201) que cette hypothèse est tout à fait gratuite.

²² MEYER [n. 2], 52.

l'usage que Pausanias en fait à l'occasion illustre bien l'étroite imbrication que son entreprise établit entre la description périégétique et les connaissances historiques (au sens le plus large du terme) qui s'y rattachent. Nous allons tenter maintenant de définir, dans cet immense domaine de l'histoire, quels sont les thèmes qui retiennent plus spécialement l'attention de l'auteur et quelle est sa méthode pour les traiter. L'étude des *Attika* est précieuse à cet effet : car dès cette époque, comme encore de nos jours, l'histoire d'Athènes était tenue pour la plus riche et la plus significative entre toutes les cités de la Grèce.

Dans l'extrême diversité des renseignements que la *Périégèse* nous apporte sur le plan historique, on peut distinguer deux grands centres d'intérêt principaux. L'un concerne l'histoire hellénistique depuis la mort d'Alexandre (323) jusqu'à la destruction de Corinthe par Mummius (146). Cela a été reconnu de longue date et mis en évidence récemment par Christian Habicht, qui a tiré grand parti des documents épigraphiques, très riches d'informations²³. Nous reviendrons plus tard et très brièvement sur cet aspect de l'œuvre, qui ne prête plus à controverse. En revanche, l'autre domaine de l'histoire auquel Pausanias s'attache avec prédilection mérite de nous retenir plus longtemps, car les commentateurs modernes l'ont assez négligé : il s'agit de l'histoire la plus ancienne, que nous considérons aujourd'hui comme légendaire, mais que les Anciens appelaient mythique. Elle ne leur était accessible qu'à travers des mythes, souvent obscurs, étranges et contradictoires, transmis essentiellement par les poètes ou par la tradition orale. Mais, pour les Grecs, ces mythes n'en représentaient pas moins de l'histoire, certes malaisée à établir dans sa chronologie et dans sa cohérence : ils gardaient à leurs yeux la trace indubitable de leur lointain passé.

²³ HABICHT [n. 4], 78 sq.; cf. déjà REGENBOGEN [n. 18], 1068 sq.

La preuve en est donnée par Diodore de Sicile, antérieur de deux siècles à Pausanias. Dans la préface de sa *Bibliothèque historique*, il revendique expressément comme un des principaux mérites de son histoire universelle de n'avoir pas négligé l'étude des temps mythiques (I 4, 5) : «Nous avons commencé notre histoire en rapportant les mythes traditionnels», πεποιήμεθα δὲ τὴν ἀρχὴν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν μυθολογουμένων. Cet effort avait pourtant rebuté nombre de ses prédécesseurs «en raison des difficultés du sujet», διὰ τὴν δυσχέρειαν τῆς πραγματείας (I 3, 2). Le Périégète, lui aussi, mesure parfaitement ces difficultés. Il sait que les traditions sont parfois incohérentes ou invraisemblables et qu'il leur arrive de se contredire. C'est le cas, par exemple, pour celles d'Athènes et de Mégare, qui donnent à maintes reprises des interprétations différentes des mêmes faits²⁴. On constate aussi des divergences d'une bourgade à l'autre dans un même peuple. Pour l'Attique, Pausanias le souligne à deux reprises : «Dans les dèmes, certaines traditions n'ont rien de commun avec celles qui ont cours en ville», λέγουσι δὲ ἀνὰ τοὺς δήμους καὶ ἄλλα οὐδὲν ὁμοίως καὶ οἱ τὴν πόλιν ἔχοντες²⁵. Il n'empêche que la connaissance des mythes reste indispensable pour comprendre le sens des monuments : au Théseion, près de l'Agora d'Athènes, une fresque du peintre Micon «reste un mystère pour ceux qui ignorent les traditions», ἡ γραφή μὴ πυθομένοις ἃ λέγουσιν οὐ σαφὴς ἐστὶ (17, 3). C'est pourquoi le voyageur doit en être informé s'il veut interpréter correctement ce qu'il a sous les yeux. L'historien a donc le devoir de recueillir les données, de les comparer, de les soumettre à une analyse rationnelle pour dégager des obscurités du mythe la part de vérité objective qu'il contient. Pausanias s'y emploie avec conscience, menant son enquête à la fois dans les textes et auprès de ses interlocuteurs, gardiens d'une mémoire populaire transmise oralement, au fil des générations : c'est là ce qui constitue proprement le mythe. Pour lui, cette partie de son

²⁴ 39, 4 sq.; 40, 5; 41, 4 sq.; 44, 6 sq.

²⁵ 14, 7. Cf. 31, 5.

travail est essentielle. Non seulement ces vieux récits fournissent la clef de bien des monuments énigmatiques, mais ils sont aussi étroitement liés aux rites religieux qui forment le ciment de toute communauté antique. La piété sincère du Périégète se conjugue avec son goût de l'archaïsme pour l'inciter à étudier les mythes avec prédilection : comme l'avait fait Diodore, il compile et il expose τὰ μυθολογούμενα.

Athènes et Mégare lui offraient une matière particulièrement riche. La geste héroïque était foisonnante. Pour y mettre de l'ordre et en esquisser la chronologie, en l'absence de toute référence à un comput objectivement établi, la seule procédure efficace était d'utiliser les généalogies. Celles-ci ne faisaient pas défaut : en marge des différents cycles épiques, des poèmes généalogiques retraçaient la lignée de telle ou telle grande famille depuis ses origines héroïques ou divines. Hécatee de Milet en avait tiré les quatre livres de ses *Généalogies* en prose; puis, dans le cours du V^e siècle, Charon de Lampsaque, Akousilaos d'Argos, Phérécyde d'Athènes s'en étaient inspirés, eux aussi, pour composer leurs ouvrages historiques. Pausanias, épris d'érudition, n'a pas manqué de se reporter à ces vieux auteurs. Leurs traités avaient à ses yeux l'avantage d'avoir fixé la réalité historique et de la préserver ainsi des inventions perturbatrices : «les récits relatifs à l'histoire ancienne, dans la mesure où ils n'étaient pas appuyés sur des généalogies, ont admis toutes sortes de fictions, en particulier en ce qui concerne les généalogies des héros» (38, 7). Ce passage²⁶ révèle une des clefs de la méthode historique de Pausanias : c'est en se fondant sur des textes écrits qu'on peut préciser la succession des générations en écartant les élucubrations imaginaires. Nous le verrons par des exemples.

Les mythes sont aussi transmis par les poètes : mais leur témoignage est sujet à caution. C'est surtout le cas pour le lyrisme

²⁶ Il convient, avec Musti, de conserver la leçon γεγεῶν des manuscrits, que les éditeurs éliminent presque tous au profit de la correction arbitraire de Schubart, ἐπῶν. Cf. mon 'Commentaire' [n. 17], 251 sq.

choral et pour la tragédie où, de notoriété publique, les auteurs ne se gênaient pas pour introduire des inventions de leur crû. Pausanias le dit fortement à propos de Thésée (3, 3) : «Beaucoup de traditions contraires à la vérité sont reçues par les gens du peuple parce qu'ils ignorent l'histoire, οἷα ἱστορίας ἀνηκούσις οὔσι, et qu'ils tiennent pour digne de foi tout ce qu'ils ont entendu raconter depuis leur enfance dans les chœurs lyriques et dans les tragédies», ἐν τε χοροῖς καὶ τραγωδίαις. Toutefois, cette méfiance de principe ne l'empêche pas de s'appuyer sur le témoignage d'Alcman et de Pindare pour corriger une erreur chronologique de la tradition mégarienne au sujet de l'expédition des Dioscures contre le bourg d'Aphidna en Attique (41, 4-5). Le raisonnement est intéressant à suivre : Thésée n'a pas pu tuer Timalcos, fils de Mégareus, car le héros athénien était à l'époque absent d'Attique, puisqu'il était allé en Épire pour aider son ami Peirithoos dans une entreprise galante qui tourna mal; d'autre part, la comparaison des généalogies montre que Simalcos était le contemporain de Pitthée, roi de Trézène et grand-père de Thésée : un combat entre Thésée et Simalcos heurterait donc toute vraisemblance. On voit par là comment Pausanias pense pouvoir établir une chronologie relative au moyen des généalogies. C'est pourquoi il se plaît à transcrire ces données généalogiques quand l'occasion s'en présente: il le fait pour les plus anciens rois de l'Attique (2, 6), d'Actaios, qui fut le premier, jusqu'à Erichthonios, dont la filiation divine à partir d'Héphaïstos et de Gé (Athéna n'y étant pas étrangère) était pour les Athéniens un article de foi²⁷. Et notre auteur pourrait en dire bien davantage, s'il lui plaisait : «Si j'avais envie de défiler des généalogies, εἰ δέ μοι γενεαλογεῖν ἤρεσκε, j'aurais pu énumérer toute la suite des rois depuis Mélanthos jusqu'à Kleidikos, fils d'Aisimidès» (3, 3).

²⁷ Cf. 14, 6; 18, 2.

D'ordinaire, le Périégète ne précise pas d'où il tire ces renseignements. Les termes qu'il emploie sont des termes généraux : λέγουσι, φασί, λέγεται. Cela ne signifie pas comme on l'entend trop souvent, que ces renseignements ont été recueillis de la bouche d'un interlocuteur, mais qu'il s'agit d'une tradition, qu'elle soit écrite ou orale. Pas plus que les autres historiens anciens, Pausanias ne se sent tenu de citer ses sources. Pour cette généalogie des rois d'Attique, la précision des détails suggère que l'information provient d'un texte écrit, peut-être d'un Atthidographe : Hellanikos de Lesbos avait écrit une *Atthis* sous forme de chronique, allant de l'époque royale jusqu'à la guerre du Péloponnèse et Pausanias l'a mentionné deux fois²⁸. Il a fait pareillement usage de plusieurs autres Atthidographes²⁹.

Il apparaît que le Périégète a combiné dans ses recherches la consultation des poètes, celle des historiens et celle des exégètes locaux³⁰. Quand il s'adresse à ces derniers, il l'indique d'ordinaire clairement. À Mégare, c'est un Mégarien qui lui a servi de guide, ὁ τῶν ἐπιχωρίων ἡμῖν ἐξηγητής (41, 2)³¹. Il n'en obtient pas toujours les renseignements qu'il sollicite : à Myrrhinonte et à Athmonon, il voulait pénétrer le sens des épiclèses d'Artémis *Amarysia* et *Colainis*, mais il n'a rien tiré de sûr de ses interlocuteurs ignorants : πυνθανόμενος δὲ σαφὲς οὐδὲν ἐς αὐτὰς ἐπισταμένους τοὺς ἐξηγητὰς εὔρον (31, 5). Il propose alors ses propres conjectures, αὐτὸς δὲ συμβάλλομαι τῆδε. Cet exemple

²⁸ II 3, 8; 16, 7. Cf. *FGrHist* 4.

²⁹ Androton (VI 7, 6; X 8, 1), selon qui Thésée avait fondé la démocratie athénienne (E. RUSCHENBUSCH, *Historia* 7 [1958], 414 sq.), Kleitodémos (X 15, 5; on préfère aujourd'hui la forme Kleidémos : *FGrHist* 323), Hégésinos (IX 29, 1-2), auteur d'une *Atthis* en hexamètres que Pausanias cite d'après l'*Histoire d'Orchomène* de Callippos de Corinthe parce que le poème d'Hégésinos était déjà perdu de son temps. En outre il est assez probable que Pausanias avait emprunté à l'Atthidographe Phanodémos (*FGrHist* 325) l'histoire de la mort d'Erysichthon, enseveli à Prasiai au retour de la théorie convoyant les prémices hyperboréennes à Délos (I 31, 2).

³⁰ HABICHT [n. 4], 145 sq.

³¹ En 43, 4, ce sont aussi des Mégariens qui lui commentent les tombeaux de Pyrgô et d'Iphinoé.

illustre bien la volonté constante de recherche personnelle qui l'anime dans son travail³².

Pour les poètes, il se méfie des Tragiques et ne les cite guère³³; en revanche, il se réfère plus volontiers aux poètes épiques, souvent implicitement et par allusion. Il avait encore en mains, outre Homère (avec les *Hymnes homériques*) et Hésiode, les *Grandes Éhées*, les épopées du cycle Troyen (*Éthiopide*, *Petite Iliade*, *Sac de Troie*), les *Nostoi* et un autre poème d'Hégias de Trézène³⁴, la *Thébaïde*, les *Épigones*, les *Naupactiades* de Karkinos, l'*Héraclée* de Pisandre de Camiros et celle de Panyassis, probablement une *Théséide* d'un auteur inconnu, les *Arimaspeia* d'Aristéas de Proconnèse, les *Hymnes* d'Olèn, des textes attribués à Orphée, à Musée, à Pamphôs (pour qui il montre beaucoup d'estime), enfin des recueils d'oracles qu'il dénonce à l'occasion comme apocryphes. Il fait preuve d'esprit critique à l'égard de tel ou tel poème qu'on place abusivement sous le nom d'Orphée ou de Musée (14, 3), mais il signale que l'hymne à *Déméter* composé pour les Lycomides a bien Musée pour auteur. Son érudition en matière de poésie ancienne est donc fort étendue et il en fait largement usage. En revanche il ne cite jamais Callimaque, dont pourtant les *Aitia*, les *Iambes* et les *Hymnes* auraient pu lui fournir beaucoup; il ne mentionne qu'une fois Aratos³⁵ et ne cite aussi qu'une fois les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes³⁶. Pas plus que l'art hellénistique, la poésie alexandrine ne retenait son goût³⁷, délibérément orienté vers l'archaïsme et la grande époque du classicisme grec.

³² On trouve en 42, 4 un autre exemple de conjecture personnelle pour suppléer à la défaillance des exégètes au sujet du temple d'Athéna *Aiantide* à Mégare : ἐγὼ δὲ ὅποια νομίζω γενέσθαι γράψω.

³³ MEYER [n. 2], 38; HABICHT [n. 4], 135.

³⁴ I 2, 1 (il s'agit d'une Amazonomachie racontant l'expédition d'Héraclès sur le Thermodon).

³⁵ I 2, 3. Aratos n'est mentionné là que comme poète de cour.

³⁶ II 12, 6 (citation de trois vers, *Arg.* I 115-117).

³⁷ MEYER [n. 2], 39.

C'est donc à partir du triple témoignage des poètes, des historiens et des exégètes locaux que le Périégète s'attache à évoquer le lointain passé de l'Attique et de la Mégaride. En Attique, Thésée et ses aventures tiennent de loin la première place : le héros est cité vingt-sept fois dans le livre I. Sa grande figure occupait encore à l'époque la mémoire collective des Athéniens et leur servait de référence. Pausanias s'est bien informé des traditions qui concernaient ce personnage, mais il n'hésite pas à exercer sa critique sur l'interprétation qu'on en donne. À propos du Minotaure, il fait observer (24, 1) que ce taureau humain n'est pas un cas isolé : «il est arrivé à notre époque que des femmes mettent au monde des monstres bien plus extraordinaires», remarque suggérée par les collections de *paradoxa* dont le public hellénistique était friand. Dans le même esprit, quand le Périégète rencontre sur l'Acropole l'image en bronze du Cheval de Troie, au flanc duquel on voit apparaître les fils de Thésée, son bon sens s'insurge contre un stratagème qui lui paraît d'une naïveté ridicule (23, 8) et il explique la légende par une erreur sur le sens de l'expression *cheval de bois* : «La machine qu'Epeios avait fabriquée était un engin pour détruire le rempart (il pense à un bélier ou à quelque autre engin de siège); c'est évident pour tout le monde, à moins qu'on ne considère les Phrygiens comme tout à fait stupides». Ainsi s'exerce son rationalisme lorsque la tradition mythique lui semble trop absurde.

Ce même rationalisme l'amène à choisir, entre plusieurs versions du même événement, celle qui lui paraît la plus vraisemblable. Pour analyser sa méthode, étudions le passage où il évoque la mort de Thésée à propos du sanctuaire que la cité d'Athènes avait élevé à ce héros (17, 4-6). Les traditions à ce sujet étaient nombreuses et discordantes, πολλὰ ἤδη καὶ οὐκ ὁμολογοῦντα εἴρηται. Pausanias ne croit pas à la légende de la descente aux Enfers avec Peirithoos pour y enlever Perséphone et au retour de Thésée sur la terre, ramené par Héraclès. Il mentionne brièvement cette histoire, sans polémiquer, et il ajoute simplement : «mais, parmi tout ce qu'on raconte, voici ce qui est plus digne de foi.» Thésée avait fait

une expédition en Thesprotie, région de l'Épire, pour enlever la femme du roi des Thesprotes, dont Peirithoos était épris³⁸. L'affaire échoua et Thésée fut gardé prisonnier à Cichyros, près du fleuve Achéron, là où Homère situe la *Nékyia* dans l'*Odyssée* (le Périégète avait visité lui-même cet endroit et il l'indique à cette occasion). Pendant cette captivité, les Dioscures envahirent l'Attique, y prirent le bourg d'Aphidna et installèrent Ménesthée comme roi d'Athènes. Au retour de Thésée, le peuple le bannit à l'instigation de Ménesthée : d'où le voyage du héros à Scyros, où le roi Lycomède, jaloux de sa renommée, le fit périr. Bien plus tard, après les guerres Médiques, Cimon vengea cette mort en ravageant Scyros. Il en rapporta les restes de Thésée, en l'honneur de qui les Athéniens fondèrent alors le Théseion.

Dans ce développement, Pausanias se montre sous son meilleur jour. Il fait un choix parmi les données complexes de la tradition; il en tire un récit vraisemblable, en éliminant les éléments fabuleux; il tire parti des connaissances géographiques acquises dans ses voyages; il aboutit enfin au résultat visé par ses recherches, à savoir expliquer l'origine et la signification d'un monument.

Toujours pour Thésée, Pausanias sait aussi faire sa part à l'analyse des comportements politiques et défendre ce qu'il tient pour la vérité contre les déformations qui la travestissent. À propos d'une fresque dans le portique de Zeus Eleuthérios, sur l'Agora, il s'élève contre une tradition aberrante, répandue par les Tragiques, qui faisait de Thésée un monarque absolu : à la suite d'Isocrate, d'Aristote et de Plutarque (dont il ne juge pas nécessaire de rappeler les noms), il maintient que le héros établit à Athènes un

³⁸ C'était déjà l'opinion de Plutarque (*Thes.* 31, 4), qui s'inspire de Philochore (*FGrHist* 328). Toutefois Plutarque parle de la fille du roi des Molosses, non de la femme du roi des Thesprotes, et il ne mentionne ni l'Achéron, ni la ville de Cichyros. La source de Pausanias n'est donc pas Plutarque, bien que tous deux adoptent une même démarche dans leur recherche de la vraisemblance : là où Plutarque écrit τὰ δ'εἰκότα καὶ πλείστους ἔχοντα μάρτυρας τοιαῦτά ἐστιν (*Thes.* 31, 2), Pausanias choisit parmi les traditions contradictoires πιθανώτατα ὧν ἤκουσα (I 17, 4).

régime démocratique, qui resta en vigueur jusqu'à la tyrannie de Pisistrate³⁹. Prendre position sur ce type de problème est le comportement d'un véritable historien.

Si je me suis étendu sur le cas de Thésée, c'est qu'il illustre bien l'intérêt que Pausanias porte aux traditions mythiques, à ses yeux, élément essentiel de l'histoire⁴⁰. Il se refuse à y voir, comme on pourrait le supposer, des contes de bonne femme, propres tout au plus à exciter l'imagination des poètes. Bien qu'ils soient entachés d'un merveilleux qu'il convient d'accueillir avec une certaine prudence critique, ce ne sont pas de pures fables, mais l'écho d'événements réels appartenant au passé de tout un peuple et dont le souvenir alimente l'attachement de la cité à sa terre et à son histoire. Ils sont associés à des lieux qu'on révère, à des sanctuaires antiques, à des œuvres d'art qui en perpétuent la mémoire. Grâce à eux, le voyageur érudit pénètre dans l'intimité de la conscience populaire, comme il le fait aussi en apprenant à connaître les rites en usage dans chaque culte. Le Périégète a compris que les mythes et la religion représentent la base sur laquelle repose l'organisation civique chez les Grecs. Cette attitude d'esprit, qui allie la curiosité, la réflexion critique et la sympathie, conduit à concevoir une sorte d'histoire globale, où le rappel des faits va de pair avec l'étude des mentalités. La *Description de la Grèce* est tout autre chose qu'un simple guide.

À Mégare comme à Athènes, Pausanias trouve à nouveau dans les mythes une ample matière. Là, son principal souci est de démêler les contradictions entre les traditions des deux cités. Les Mégariens refusaient d'admettre que sous le règne de leur roi Nisos, frère d'Égée, une invasion crétoise envoyée par Minos avait pris la cité et détruit ses remparts, ce que la tradition athénienne affirmait. Pausanias pense que les Athéniens ont raison et il utilise pour le démontrer un argument archéologique intéressant (41, 6) :

³⁹ I 3, 3. Cf. mon 'Commentaire' [n. 17], 152-153.

⁴⁰ C'est aussi, deux siècles plus tôt, la position de Diodore, qui s'en explique dans la préface du livre IV (1, 1-4) de sa *Bibliothèque historique*. Cf. mon 'Introduction générale' [n. 10].

il estime que l'enceinte de la ville a été entièrement reconstruite, avec l'aide d'Apollon, par Alcatheos, fils de Pélopos, restauration qui avait été rendue nécessaire parce que les Crétois l'avaient jetée bas. Même si le critère employé par le Périégète pour dater de l'époque d'Alcatheos l'érection des remparts de Mégare semble bien subjectif, il n'en est pas moins remarquable que le témoignage d'un monument soit invoqué par lui à l'appui d'un fait historique : c'est la preuve d'une réelle largeur d'esprit. Le personnage d'Alcatheos et sa famille occupent une place considérable dans la description de Mégare, alors que l'histoire plus récente de la cité n'est pas évoquée : on ne trouve aucun écho de ses querelles avec Athènes avant et pendant la guerre du Péloponnèse⁴¹. Il est clair que Pausanias n'entendait pas répéter ce que chacun savait déjà. En revanche, la période mythique restant obscure, il s'est efforcé d'y mettre un peu d'ordre pour le bénéfice de son lecteur.

Le même souci de fournir une information originale se manifeste dans l'autre grand domaine de l'histoire auquel le Périégète s'est intéressé, à savoir l'époque hellénistique. Je passerai plus rapidement sur ce sujet, puisque Christian Habicht l'a traité d'une façon neuve et approfondie⁴² et que Walter Ameling nous en entretiendra ici-même. Habicht a montré combien le texte de Pausanias s'accorde avec les données des inscriptions, soit qu'il les ait lues personnellement (et à l'occasion transcrites), soit qu'il ait trouvé dans les auteurs les éléments de son exposé dont les documents épigraphiques confirment l'exactitude. Je présenterai ici seulement quelques remarques soulignant la valeur de l'apport historique de la *Périégèse* et le sens critique qui s'y manifeste.

Première observation : là comme ailleurs, Pausanias évite de recopier ce que ses prédécesseurs avaient déjà exposé en détail dans des ouvrages familiers à tout lecteur cultivé. Point n'est

⁴¹ La seule allusion qui s'y rapporte ne figure pas dans les *Mégarika*, mais dans la description de l'Attique (36, 3), à propos du tombeau d'Anthémocritos, héraut athénien que les Mégariens firent périr, commettant ainsi un sacrilège inexpiable.

⁴² HABICHT [n. 4], 64 sq. ('Pausanias und die Inschriften'); 93 sq. ('Pausanias und die Geschichte Griechenlands').

besoin de rappeler les exploits de Philippe II de Macédoine ou d'Alexandre le Grand, «exploits trop éclatants pour faire seulement l'objet de digressions dans un autre exposé», τούτοις (*sc.* ces deux rois) μείζονα ὑπῆρχέ πως ἢ ἄλλου πάρεργα εἶναι λόγου (9, 4). Ce qui mérite d'être rapporté, c'est ce qui n'est plus présent à la mémoire, soit qu'avec le temps l'oubli ait fait son œuvre, soit qu'on ne lise plus les historiens qui avaient parlé de certains faits. Il en est ainsi pour la période des Diadoques (6, 1) : ce qui les concerne appartient à une époque trop éloignée pour que le souvenir s'en soit conservé «et d'autre part les familiers de ces rois qui étaient préposés à relater leurs hauts faits sont tombés depuis longtemps en discrédit», καὶ οἱ συγγενόμενοι τοῖς βασιλεῦσιν ἐπὶ συγγραφῇ τῶν ἔργων καὶ πρότερον ἔτι ἡμελήθησαν. Pausanias vise évidemment par là les historiens contemporains des Diadoques, comme Hiéronymos de Cardia⁴³, Clitarque ou Douris. On peut s'étonner qu'il ne mentionne pas Diodore, qui avait repris en grand détail dans sa *Bibliothèque historique* les données fournies par ces auteurs. Mais il ne parle pas non plus de Plutarque, qu'il ne pouvait ignorer. Son silence à leur propos est simplement conforme à l'usage des historiens anciens qui ne citent guère leurs sources que pour marquer leurs dissensions avec leurs prédécesseurs. Il n'est donc nullement impossible que, pour traiter des Diadoques et des Épigones, le Périégète ait utilisé le récit synthétique et précis de Diodore, qui malheureusement est perdu pour nous, à partir de la bataille d'Ipsos en 301.

Pour cette période de l'histoire hellénistique, où nous sommes démunis de tout exposé d'ensemble, les *parerga* de Pausanias sont fort utiles, en particulier sur deux points. Le plus important concerne le roi Magas, beau-fils de Ptolémée I Sôter et demi-frère, par sa mère, de Ptolémée II Philadelphie⁴⁴. Sans le passage que la *Périégèse* lui consacre (I 7, 1-3), nous ne saurions presque rien sur

⁴³ Pausanias lui reproche sa partialité à l'égard d'Antigone Gonatas : I 9, 8 et 13, 9 (où il critique aussi Philistos, historien et ami de Denys l'Ancien à Syracuse).

⁴⁴ F. CHAMOIX, 'Le roi Magas', *Revue Historique* 1956, II, 18 sq. Cf. A. LARONDE, *Cyrène et la Libye hellénistique* (Paris 1987), 359 sq. et *passim*.

ce prince qui gouverna la Cyrénaïque pendant un demi-siècle. C'est grâce à ce texte que nous pouvons déterminer les dates de son règne (de 300 à 250), d'abord comme vice-roi, puis comme souverain indépendant; il nous renseigne aussi sur son rôle dans la première guerre de Syrie, où Magas fut l'allié de son beau-père Antiochos I. À cet égard, le témoignage de Pausanias est capital. L'autre point où il nous renseigne utilement touche à Pyrrhus d'Épire. Comme P. Lévêque l'a bien montré dans sa monographie exhaustive sur ce roi⁴⁵, c'est une source importante pour compléter ce que nous savons de son histoire. Visiblement, en raison de ses talents de chef de guerre, le Périégète éprouve une vive admiration à l'égard de Pyrrhus, qui fut le premier Grec à venir affronter les Romains en Italie. Il a tiré ses informations d'ouvrages rédigés par des auteurs peu connus, sous le titre de *Chroniques du règne*, ἔργων ὑπομνήματα. À la cour du roi d'Épire, il y avait donc, comme auprès des autres souverains hellénistiques, des historiens-archivistes, chargés d'enregistrer pour la postérité les grandes actions de leur maître. Pausanias a consulté ces textes oubliés; tout comme Diodore deux siècles auparavant s'était fait communiquer à Alexandrie les βασιλικά ὑπομνήματα, *Chroniques royales*, des Lagides⁴⁶. Cette recherche de renseignements puisés aux meilleures sources est le fait d'un véritable historien.

Naturellement Pausanias manifeste à propos de l'histoire hellénistique le même souci d'objectivité que lorsqu'il s'agit des traditions mythiques. Évoquant la guerre menée par Lysimaque contre les Gètes, il se trouve en présence de deux versions de l'épisode qui amena les adversaires à conclure la paix : les Gètes avaient réussi, selon les uns, à faire prisonnier Agathocle, fils de Lysimaque, selon les autres, Lysimaque lui-même. Ne se sentant pas en mesure de choisir, le Périégète rapporte les deux versions (9, 6). Un peu plus loin, parlant de la destruction de Colophon par Lysimaque, qui en transporta les habitants sur le site de la nouvelle

⁴⁵ P. LÉVÊQUE, *Pyrrhos* (Paris 1957), p. 67 sq.

⁴⁶ Diod. Sic. III 38, 1.

Éphèse (le roi venait de la fonder sous le nom éphémère d'Arsinoé), notre auteur fait état d'un thrène iambique du poète Phoenix de Colophon, déplorant la disparition de sa cité, et il ajoute cette réflexion (9, 7) : «Le poète élégiaque Hermésianax, me semble-t-il, devait être mort, sans quoi il eût très certainement composé lui aussi une déploration sur la destruction de Colophon». Cette remarque ne prouve pas seulement que Pausanias, grand lecteur, avait une culture littéraire étendue : elle montre aussi qu'il savait tirer parti de ses lectures pour en déduire des conclusions sur la chronologie. Comme il connaissait bien l'œuvre poétique d'Hermésianax, qu'il cite cinq fois dans son ouvrage, il s'étonne qu'aucune de ses élégies ne porte sur l'anéantissement de sa patrie et il en conclut que l'événement ne survint qu'après la mort du poète. Ce n'est pas l'attitude passive d'un simple compilateur.

Assurément, dans l'abondante matière qu'il utilise, il lui arrive de commettre des erreurs. Par exemple, en 36, 6, il confond Démétrios II de Macédoine, père de Philippe V, avec son aïeul Démétrios Poliorcète. On aurait tort de l'accabler pour ces inadvertances, qui sont rares au demeurant. Quel érudit, même de nos jours, oserait se vanter de n'en avoir jamais commis ?

Pour achever de définir sa méthode d'historien, on doit noter un dernier trait : il nous fait part, à l'occasion, du jugement moral qu'il porte sur la conduite des individus et des peuples. Je n'entends pas ici souligner, après tant d'autres, l'importance capitale qu'il accorde à la foi religieuse, à l'accomplissement des rites du culte et au respect des mystères. Tout le monde sait qu'aucun auteur ne nous apporte davantage sur la vitalité de la religion grecque⁴⁷. Mais il lui arrive aussi d'exprimer son sentiment sur le comportement des hommes, brièvement et sincèrement, avec une entière simplicité. Bornons-nous à relever quelques citations caractéristiques : «L'homme ne dispose d'aucune issue pour échapper à ce qui lui est

⁴⁷ Nul ne l'a mieux montré que le P. A. J. FESTUGIÈRE dans un chapitre magistral de M. GORCE et R. MORTIER, *Histoire générale des religions*. II : *La Grèce et Rome* (Paris 1944), 27 sq.

imposé par la divinité» (5, 4); «Il est parfaitement clair que ceux qui sont plus pieux que le reste des hommes bénéficient en proportion plus largement des faveurs de la Fortune» (17, 1); «C'est un fait d'expérience que bien des malheurs arrivent aux hommes à cause de l'amour» (10, 3); «On a bien raison de dire, à mon avis, que celui qui s'adonne sans réserve à la politique et qui se fie aux sentiments du peuple n'a jamais connu une belle fin» (8, 3). Ces réflexions morales ou politiques, d'ailleurs toujours discrètes, ne pourraient nous surprendre que si Pausanias n'était qu'un périégète. En revanche, elles sont normales de la part d'un historien : la plupart des écrivains anciens qui ont pratiqué le genre historique estimaient qu'ils n'avaient pas seulement à instruire, mais aussi à favoriser la formation morale et civique de leurs lecteurs. On le voit bien par l'éloge de l'histoire que Diodore a placé en guise d'introduction au début de son grand ouvrage⁴⁸. Pausanias, à sa manière, qui est discrète et mesurée, ne renie pas, lui non plus, cette ambition.

Il est temps de conclure. Notre analyse a tenté de mettre en lumière l'originalité du projet de Pausanias, tel qu'on le saisit en étudiant le livre I de son travail. Il a voulu composer un ouvrage historique dans le cadre d'une périégèse, en mettant l'accent sur deux périodes de l'histoire grecque qu'il considérait comme mal connues du public cultivé auquel il s'adressait : l'une est l'époque très ancienne des *μυθολογούμενα*, l'autre l'époque hellénistique depuis les Diadoques jusqu'à l'achèvement de la conquête romaine. Quelles qu'aient été les raisons qui l'ont conduit à faire ce choix, il a traité son sujet en historien. Il a rassemblé un grand nombre d'informations dispersées ou peu accessibles. Il en a fait usage avec sobriété et discernement, sans masquer les contradictions qu'elles pouvaient présenter. À l'aide de critères rationnels,

⁴⁸ *Bibl. hist.* I 1-2.

il a cherché à éliminer certaines étrangetés de la tradition pour établir les faits en les rendant cohérents et vraisemblables. Chemin faisant, il n'a pas dédaigné d'exprimer discrètement ses vues sur l'homme et sur la société, tout en manifestant constamment l'intérêt primordial qu'il accorde à la religion et aux pratiques des cultes. La richesse et la variété de son enquête, qui remonte jusqu'aux origines et privilégie ce qui était, à son avis, le moins connu, confère à l'œuvre un caractère original, sans parallèle dans aucune autre de l'Antiquité. Au-delà de sa valeur documentaire, qui est sans prix, elle révèle dans une certaine mesure une conception globale de l'histoire qui devrait séduire les Modernes. Le scribe Constantin Lascaris n'avait pas tort d'honorer son auteur du titre d'historien, ἱστοριογράφος.

DISCUSSION

M. Moggi : Sono completamente d'accordo con la tesi di François Chamoux : Pausania è uno storico e la *Periegesi* è un'opera storica globale, aperta a tutte le sollecitazioni. A questo proposito richiamo rapidamente il fatto che sono piuttosto numerose le sezioni storiografiche che presentano legami assai tenui o nessun legame con i *theoremata* (*excursus* sulla Ionia, ma anche quello sulla Sardegna, genealogia dei *basileis* arcadi, schizzo biografico ed elogio di Epaminonda ecc.). D'altra parte, se è vero che la struttura periegetica è un dato indiscutibile, è anche vero che l'itinerario pausaniano è un itinerario *sui generis* : l'ingresso nell'Arcadia (libro VIII) avviene dall'Argolide (l. II) e non dall'Acaia (l. VII), che pure confina per lungo tratto con la stessa Acaia; l'escursione nella Beozia e nella Focide prende le mosse dall'Attica, che rappresenta anche il punto di partenza dell'intero viaggio pausaniano; la descrizione dell'itinerario da Heraia a Olimpia è data alla fine della descrizione di questa città, quando ci aspetteremmo indicazioni utili per uscire dalla stessa Olimpia e dalla regione.

Ebbene, la mia impressione – che va nel senso della interpretazione proposta da François Chamoux e che sottopongo volentieri al suo giudizio – è la seguente : la struttura *sub specie itinerarii* appare perfettamente compatibile con un progetto storiografico, nei confronti del quale si presenta funzionale, in assenza di un asse diacronico cui ancorare gli eventi, alla organizzazione di una imponente e disparata massa di materiale; molto meno probabile e sostenibile mi sembra l'ipotesi contraria,

sostenuta da altri studiosi, che presuppone la compatibilità e la funzionalità delle sezioni storiografiche più consistenti rispetto ad un progetto di carattere prevalentemente o esclusivamente periegetico.

F. Chamoux : Je suis en plein accord avec Mauro Moggi.

S.E. Alcock : Your very interesting remarks about Pausanias and his treatment of the very ancient, mythic past brought to my mind the recent book by Paul Veyne, *Did the Greeks believe in their Myths?* (1988). You speak of Pausanias' rational analysis, his selection of that which is most reasonable, among the variety of possible traditions. Veyne speaks of unravelling «authentic kernels» from more legends by what he terms a «doctrine of present things». Yet Veyne also finds Pausanias a very problematic author, far from unambiguous in his distinctions between myth and reason. Do you agree with him on this issue?

F. Chamoux : L'ouvrage de Paul Veyne, *Les Grecs croyaient-ils à leurs mythes?*, me paraît poser un faux problème. Il est évident que les Grecs croyaient à la véracité de leurs traditions, qui étaient liées aux formes locales de leurs cultes et fournissaient l'explication des rites auxquels Pausanias porte un si vif intérêt. Certes, le Périégète cherche à éliminer certaines contradictions et quelques bizarreries qui choquent son esprit logique. Mais il ne met pas en cause l'essentiel. La critique radicale de quelques philosophes n'ébranlait pas la foi populaire, que l'accomplissement régulier des actes du culte, dans le respect des prescriptions transmises par les ancêtres, entretenait efficacement. S'il en avait été autrement, le paganisme n'aurait pas conservé pendant de si longs siècles son prestige dans la société hellénique.

E.L. Bowie : I too am persuaded by François Chamoux's arguments that for Pausanias his taste was as much that of a historian as of a periegetes, and that he deserves the title 'historian'. But I think it is impossible for us to know whether he was 'original'

in his fusion of the historical with the periegetic. We know of many authors and titles of works probably written in the first and second centuries A.D. devoted to local history, and for some of these we have indications that they devoted attention to the early period, to τὰ μυθολογούμενα in which not only Pausanias but many Greeks of the second century were interested. We cannot *prove* that any writer combined those and later history with an exposition of monuments (θεωρήματα) in the same work, far less developed the interwoven texture offered by Pausanias, but it is dangerous to assume that no writer did.

The respect in which I find it easier to agree with François Chamoux concerning the originality of Pausanias is in his gathering together of the histories and monuments of many cities (however we interpret πάντα τὰ Ἑλληνικά) : those authors who *might* have combined λόγοι and θεωρήματα seem to have concerned themselves typically with one city or, at the most, region or ἔθνος, and the vision which drew such narratives together in Pausanias may be another of his characteristics in which he imitates or is influenced by Herodotus (who seems himself to be unusual by comparison with any earlier or contemporary fifth-century compositions, with a possible exception in the verse Ἰωνικά of his relative Panyassis).

I am very doubtful if Diodorus' work would have been used by Pausanias. Surely Pausanias would have preferred to go back to the sources that Diodorus used, many of them contemporary with or writing soon after the events they set out to narrate, and would have set aside Diodorus as a secondary author, a compiler.

F. Chamoux : Il est exact que nous n'avons pas la certitude que la combinaison que Pausanias nous propose entre l'histoire et les monuments est une formule nouvelle, dont l'invention lui appartiendrait. Tout ce que nous pouvons constater, c'est qu'en l'état de notre documentation, il semble qu'il en soit ainsi. L'ampleur de l'entreprise et la grande liberté de la composition dans son détail donnent à croire que l'auteur ne se conformait pas à un modèle préexistant.

Pausanias a-t-il connu et utilisé la *Bibliothèque historique* de Diodore? Nous n'en avons aucune preuve décisive. Toutefois, cette histoire universelle, fort prisée dans la basse Antiquité, était certainement représentée dans des bibliothèques comme celles que Pausanias a fréquentées pour s'informer. Sa richesse d'information et son plan annalistique la rendaient commode à consulter. On peut penser que le Périégète s'en est servi.

Ø. *Andersen* : François Chamoux has made a strong plea for Pausanias the historian, about as strong as can be made, considering that the work is composed on a topographical and not chronological grid, and that the *logoi* are called *παρενθήκαι* and *πάρεργα*. The justified stress on Pausanias in his rôle as a historian prompts me to make a point which concerns not so much the relationship between the two *aspects* of his work – the *θεωρήματα* and the *λόγοι* – as the two *uses* of his work, as 'history book' and as 'guidebook'. History is read at home; what about the sections on *θεωρήματα*?

We must be realistic : travellers, even if we take it for granted that they had slaves to assist them, would have had problems of a practical nature when trying to use the papyrus rolls of Pausanias *en route* and on the sites.

Whatever the ratio of *λόγοι* to *θεωρήματα* in other periegetic literature may have been, the lay-out and the many longish *λόγοι* in Pausanias do not make him a handy companion. And even if it may be said that Pausanias takes his readers along in a systematic way, his routes would not be easy to follow. His occasional passing over a monument, even if rested on a principle, would confuse the sight-seer, as would his occasional linking of monuments by association, of which François Chamoux gives some examples.

I would argue that Pausanias even in the *θεωρήματα*-parts of his work sees himself as taking readers – as time-travellers – into the world of the Greek past. Just as the *λόγοι* narrate history and tell stories that readers may learn what they otherwise would not know, so the *θεωρήματα* are described so that the readers may get

an impression of things that they otherwise would not *see*. That Pausanias concentrates more on the historical than on the aesthetic aspects of monuments seems to me to agree with the fact that he is not helping people to look at the monuments but to see their significance and context.

I do not say that real travellers did not read Pausanias, nor do I deny that some may have brought a text along. Nor that Pausanias has himself travelled – of course he has (though the genesis of the work also in the θεωρήματα-sections may owe more to reading and less to travelling than some tend to think).

I would suggest that our thinking of Pausanias in terms of a 'guidebook' to some extent is due to the secondary, modern use of Pausanias as the gentleman's and the archaeologist's companion. In his time, the text was primarily conceived as a repository of knowledge, to be savoured at home.

F. Chamoux : Je partage entièrement le sentiment exprimé par Øivind Andersen au sujet des difficultés pratiques qui rendaient incommode l'usage de la *Périégèse* sur le terrain. Il est vrai qu'on pouvait tirer des extraits de telle ou telle partie de l'ouvrage, en ne gardant que les passages périégétiques et en consultant le reste à la maison ou dans une bibliothèque. En tout cas, le fil conducteur périégétique est certainement conçu pour aider un visiteur en présence des monuments. Je suis persuadé que Pausanias envisageait une double utilisation, pour une lecture paisible et comme guide en voyage.

U. Bultrighini : Vorrei fare una constatazione e poi una domanda a cui in parte Lei ha già risposto con questo concetto di *commentaire explicatif* e con l'idea di storia globale in Pausania.

La constatazione è che mi pare ci sia una sorte di filo rosso che collega la decisione di Lascaris di intitolare l'opera di Pausania ἱστορίαι, e l'interpretazione di A. Trendelenburg che nel 1911 parlava di Ἑλληνικά come vero titolo proprio della *Periegesi*; Trendelenburg ricavava questo titolo proprio da I 26, 4, e individuava

l'oggetto della trattazione nella storia del ἑλληνικόν come storia del popolo greco fino alla fine del suo ciclo glorioso, cioè fino alla battaglia di Cheronea e poi fino alla guerra acaica.

Lo stesso filo è ripreso da questo Entretien che cerca di fare il punto sul carattere storiografico della *Periegesi*.

Vorrei chiederLe che cosa pensa di una difficoltà che potrebbe essere evocata. Lei ha richiamato giustamente l'interesse particolare e la prevalenza anche quantitativa nella *Periegesi* da una parte di μυθολογούμενα e dall'altra di storia ellenistica. Qualcuno potrebbe a questo punto mettere in gioco – ma personalmente non credo sarebbe legittimo – l'esistenza di una specie di paradosso fuorviante proprio per la valutazione di Pausania come storico, dato che noi sappiamo nello stesso tempo che Pausania è invece, dal punto di vista ideologico, e anche programmaticamente, legato alla Grecia classica, a quella delle *poleis* indipendenti. Quindi la prevalenza quantitativa di tematiche che sono diverse da quelle della Grecia classica come pensa possa essere spiegata? Può effettivamente originare difficoltà in questo senso, può in qualche misura ostacolare la compressione e la valutazione obiettiva da attribuire a Pausania come storico?

D. Knoepfler : Comme Umberto Bultrighini, je voyais une espèce de paradoxe dans l'affirmation de François Chamoux selon laquelle le Périégète – pourtant connu pour la préférence qu'il donne à la Grèce des cités indépendantes et à l'art de l'époque archaïque et classique – a mis l'accent notamment sur l'époque hellénistique. Mais l'orateur a parfaitement su indiquer comment il fallait entendre son propos. Ce que je me contenterai donc de lui demander, c'est si, en parlant de l'époque hellénistique, il ne conviendrait tout de même pas de préciser un peu les choses, car il me semble que si Pausanias a beaucoup à dire sur l'époque des Diadoques jusqu'à Pyrrhus compris, il est moins bien informé sur la phase suivante, et en particulier sur la deuxième moitié du III^e et le début du II^e siècle (où l'on a relevé plusieurs erreurs), l'exkursus consacré à la guerre achaique au livre VII constituant un morceau

à part (dont il n'y a pas d'équivalent pour les guerres de Macédoine).

U. Bultrighini : Credo che per quello che riguarda le lacune nella storia ellenistica, ancora bisogna rifarsi al metodo specifico di Pausania, a questa base periegetica che poi diventa storia, e in particolare ai momenti in cui Pausania è esplicito nel formulare precisazioni selettive. Per fare un esempio dal libro I, in 25, 6 Pausania dice a chiare lettere che di Cassandro dopo l'ascesa al trono saranno trattate solo τὰ ἐς Ἀθηναίους, ossia l'argomento Cassandro re sarà perseguito esclusivamente per ciò che riguarda i rapporti del Macedone con gli Ateniesi. Dunque, per le carenze di cui parlava Denis Knoepfler credo si debbe in primo luogo tener conto dell'assoluta originalità che caratterizza la genesi stessa dell'aspetto storico in Pausania.

D. Musti : Nella relazione di François Chamoux ci sono alcune prospettive di grande interesse (il titolo del manoscritto di Lascaris, l'insistenza sulla formazione peripatetica, la ricerca di almeno un altro criterio, quello associativo, che s'aggiunge agli aspetti di ellissi, di integrazione e di competizione). Se dunque i criteri da mettere in evidenza in Pausania sono tanti (criterio selettivo, criterio integrativo, criterio associativo), dov'è infine l'unità mentale, se ce ne è una? Infatti o si ammette una ποικιλία totalmente *deregulated*, oppure bisogna ammettere che ci sia ποικιλία sí, che ci sia informazione e ricerca in tutte le direzioni, ma che questa abbia anche una caratteristica in più : quella appunto di voler dare una certa uniformità, un certo equilibrio a tutta l'esposizione : appunto, quel πάντα ὁμοίως ἐπεξιέναι che ho cercato di mostrare fondamentale. Insomma, la varietà è programmata ed equilibrata; in qualche modo, un 'di tutto un po' ' e in tutti i modi, ma unificato nel desiderio di bilanciare le varie esposizioni.

Un altro punto : Lei ha ben sottolineato l'importanza delle genealogie in Pausania. Le porrei quindi questa domanda : qual è il senso da dare all'espressione da Lei citata, I 3, 3, εἰ δέ μοι

γενεαλογεῖν ἤρεσκε? C'è forse una qualche presa di distanza di Pausania rispetto all'eccesso di scrupolo genealogico, ma in contrasto con che cosa? Forse con un modo 'storico' di trattare le cose, come qui per esempio la riflessione sulla impossibilità che Teseo sia un vero fondatore di democrazie, quando esso si confronti con un'impostazione storica del problema Teseo-democrazia, Teseo-monarchia, che aleggia intorno al passo? Mi piacerebbe conoscere la sua opinione sul senso e i limiti di quelle certe prese di distanza che Pausania, pur grandissimo cultore di genealogie, qui lievemente esprime.

M. François Chamoux, malgré notre prière, ne nous a pas transmis sa réponse.

